

Une nouvelle approche scientifique de l'animalité

Compte-rendu de la conférence de Vinciane Despret, 16/05/03

En introduction, Vinciane Despret a rappelé ses travaux antérieurs sur la manière dont des scientifiques de nationalité différente avaient mené leurs recherches sur un oiseau, le cratérope écaillé. Elle en avait conclu à une contamination du discours scientifique par un discours politique et partant de ce fait, elle rapporta deux exemples qui permettent de comprendre comment s'étaient élaborées deux théories contradictoires sur l'animalité. L'une, celle de Charles Darwin, auteur de la théorie de la sélection naturelle basée sur la compétition entre les espèces et l'autre, celle de l'anarchiste russe, le Prince Kropotkine qui écrit en 1902-1903 qu'au contraire, l'entraide est un facteur de l'évolution dans les steppes russes. Et pendant quatre vingt ans, on a reproché à ce dernier un aveuglement dû à son utopie anarchiste. Il serait cependant utile de rappeler que Marx s'était étonné en son temps de ce que Darwin voie dans la nature des échanges, de la compétition pour les ressources juste au moment du plein développement du capitalisme et de la révolution industrielle. Quelle est donc la bonne théorie ? Avant d'y répondre, il serait plutôt nécessaire de comprendre comment s'élabore une théorie.

Qu'est ce qu'une " bonne " théorie ? :

Il faut remarquer qu'on fait un traitement asymétrique entre les deux chercheurs car on raconte toujours l'histoire des vainqueurs. Kropotkine, le vaincu, est totalement ignoré de nos jours. D'un côté, concernant Darwin, on considère qu'il n'y a pas de contamination de la science mais de l'autre, on reproche à la théorie de Kropotkine de n'être que de l'idéologie pure. Il a fallu attendre exactement quatre-vingt années jusqu'à ce qu'un chercheur aille sur le terrain et conclue que la nature russe n'avait rien à voir avec la nature que Darwin avait observée dans des îles. En effet, quand il y a surpopulation, dans une île, on ne peut pas partir, donc on entre en compétition. En revanche, dans les steppes, on migre, ce que permettent les terres russes, extrêmement favorables pour les conditions alimentaires. Le tort de Kropotkine, c'est qu'il n'avait pas à sa disposition la socio-écologie, c'est dire la possibilité de montrer que les animaux peuvent s'organiser socialement différemment en fonction du contexte écologique dans lequel ils vivent.

A partir de ces réflexions nouvelles, on peut dire que le regard qu'on jette sur les animaux a changé. Soit sur le mode géographique, en rapport au différent Darwin / Kropotkine, soit d'un point de vue idéaliste ou constructiviste réaliste, en disant que ce sont les chercheurs qui ont fabriqué le changement par leur regard plus réaliste. Ils auraient pris en compte les changements que la Terre avait provoqué chez les animaux dont on n'avait pas eu conscience avant. Mais ceci ne saurait être satisfaisant selon Vinciane Despret qui s'interroge : est-on sûr que Darwin aurait vu la Russie comme Kropotkine ? Le problème est donc plus complexe qu'il n'y paraît.

Les animaux ont changé :

Les animaux ont toujours changé mais nous humains, n'avons pas perçu cette modification. La seule histoire que les animaux ont connue, ce sont des modifications lentes tout au long de l'histoire, sur des millénaires. Depuis cinquante ans, les animaux commencent à " revendiquer " une histoire semblable à la nôtre mais pour pouvoir la prendre en compte, il faut que les humains fassent histoire avec eux. Les chercheurs sont plus nombreux, les organismes de recherche sont en place et les animaux ont commencé à intéresser les scientifiques de manière différente par un croisement de perspective entre idéalisme et constructivisme relativiste, à savoir : le changement est dans nos yeux, l'animal change peu, nos questions étant différentes, les réponses sont peut-être différentes, et le point de vue hyper réaliste : les animaux ont changé, ils n'avaient pas besoin des humains pour changer. Un premier cas peut illustrer ce changement.

Bernd Heinrich chercheur américain, d'une quarantaine d'années, avait constaté que les corbeaux avaient des comportements différents dans le Maine et le Vermont. Ils n'avaient pas eu besoin du regard scientifique des humains pour changer car dans la cohabitation avec les humains, leur changement était partiellement indépendant du travail des scientifiques. Il se pose donc la question de leur comportement quand on sait qu'au Moyen-Âge, on les clouait sur des portes et que cet animal est resté généralement antipathique aux gens toujours prêts à le persécuter. Par contre, ils vivaient en paix avec les Vikings qui les considéraient comme des Dieux. Il fait donc l'hypothèse que tout cela remonte à la persécution de cet animal pendant des siècles (déjà dans la Bible, les corbeaux avaient désobéi en ne respectant pas l'interdiction d'accouplement sur l'Arche de Noé). Bernd Heinrich se propose donc de tenter de retrouver ce que savaient les Vikings. Il constate que chez les esquimaux, on continue à vivre en convivialité avec les corbeaux. Ils sont dans les rues et collaborent même avec les chasseurs pour leur faire trouver des proies. Ils leur font des signes pour indiquer l'animal recherché et reçoivent le meilleur morceau en compensation. Il constate de plus que les corbeaux n'ont pas le même comportement d'une ville à l'autre. Autant de phénomènes qui pourraient laisser penser qu'ils ont une histoire qui ressemblerait à une culture, à savoir, la possibilité de transmettre des choses qui transforment les animaux et leur manière de percevoir leur monde. Un autre point de vue non idéaliste pourrait faire dire : il n'y avait pas besoin des scientifiques pour constater cela, ce n'est pas une manière de voir le corbeau qui transforme le corbeau mais on ne peut pas dire non plus que cela est tout à fait indépendant de la manière dont on voit le corbeau car il y a toute une série de mythes, d'histoires et de manières de penser, de convictions qui amènerait à se comporter autrement avec eux. Voilà un exemple de la complexité du problème.

Un autre exemple nous vient des années soixante où les féministes lancèrent un grand sujet de débat sur la différence entre les hommes et les femmes. On avait constaté que les idéaux révolutionnaires entraient en contradiction avec la condition de la femme. Liberté et égalité ne valaient pas pour les femmes

La question du féminin :

On décide donc que l'égalité est valable pour les hommes dans le domaine public et les femmes auront le pouvoir dans le domaine domestique. Et pour tenter de justifier cela, on a commencé à rechercher la différence entre les deux sexes. Du point de vue scientifique, on admet que la femme est un homme inversé : les organes génitaux sont à l'intérieur pour l'une, à l'extérieur pour l'autre... Il fallait donc chercher les différences dans les corps et on en a trouvé de plus en plus. Les femmes sont devenues ainsi plus hormonales que les hommes, elles sont hystériques, ont des humeurs, des vapeurs... Ceci s'explique par le fait qu'on a étudié au début d'abord les ovaires plus faciles à prélever que des testicules. Donc la définition de la femme a dépendu des savoirs qu'on possédait. On a procédé par la suite à des injections d'hormones comme thérapeutique dans bien des cas, sans en connaître vraiment les effets. Depuis dix, quinze ans, les mentalités ont changé, les techniques aussi et on en arrive à la conclusion maintenant que les hommes sont devenus plus hormonaux à leur tour.

Dans les années soixante, la question politique redevient une question scientifique réamorcée par les féministes : les animaux sont les héros de cette différence. Jusque là on procédait pour la recherche sur l'instinct sexuel à partir des rats qui ne coûtent pas cher, sont dociles et se reproduisent vite. Mais au préalable, on avait défini le comportement sexuel instinctif du rat. C'est ainsi que sans se poser de question, on met un rat dans une petite cage, puis ensuite on introduit une ratte : le mâle est demandeur, la femelle est timide. Cela correspond tout à fait au schéma viril. Dans les années 80, Martha Macintosh critique ce genre d'expérience et déroge au protocole habituel en introduisant la ratte en premier dans une plus grande cage. On assiste alors à un comportement bien différent. La ratte se livre à un jeu de séduction, fait des avances et c'est le rat qui a un comportement d'évitement. Les féministes ont réfuté l'idée que la passivité soit associée au féminin. On peut donc en conclure que les animaux changent quand les chercheurs prennent en compte la dimension politique.

On assiste au même phénomène avec les manuels scolaires au chapitre de la reproduction sexuelle : Dans les années 60, l'ovule est passif, il glisse le long des trompes de Fallope, il dort. Les spermatozoïdes sont très compétitifs et conquérants. Dans les années quatre-vingt, les manuels évoluent: l'ovule est actif, on s'aperçoit qu'il change la perméabilité de son enveloppe et on le suspecte même de choisir quel spermatozoïde il va laisser entrer. Il a pris tout le pouvoir, le spermatozoïde devient un esclave. Dans les années quatre-vingt-dix, on trouve le thème de la collaboration entre l'ovule et le spermatozoïde qui correspond au thème en vogue alors de l'égalité des chances.

On définit l'activité sur le mode du mouvement parce qu'on a à sa disposition seulement des instruments qui détectent le mouvement. Il est donc normal que l'ovule soit passif, ce qui de ce point de vue-là, n'est pas faux. Mais si on change la définition de l'activité dans les années 80 par celle de la communication, alors l'ovule va être considéré comme actif puisqu'il va entrer dans le registre de la communication grâce à l'observation que vont permettre de nouveaux instruments. La définition de la passivité dépend des questions posées, elles-mêmes induites par les instruments techniques disponibles, les théories élaborées et les questions politiques du moment.

Histoire des primates :

L'histoire de l'étude des primates permet de reprendre l'ensemble des termes du problème. Pendant longtemps, les primates n'ont pas été interrogés pour eux-mêmes mais pour répondre aux questions que les hommes se posent sur eux-mêmes. Les primates ont remplacé le " sauvage ", le primitif car ce dernier ne convenait pas à la démonstration.

En effet, le XIX siècle, marqué par les recherches darwiniennes, a débouché sur la théorie du chaînon manquant. L'homme a suivi une évolution mais comment expliquer alors l'existence du primitif, sale, fort sauvage, d'humeur difficile selon les descriptions des colonialistes anglais, autrement que par une dégénérescence? Si non, comment expliquer qu'on soit devenu humain ? Vinciane Despret recommande avec humour à ce sujet la lecture de Robert Lewis Pourquoi j'ai mangé mon père ? où il présente toutes les caricatures que les hommes ont inventé comme théorie pour comprendre ce premier homme. Cependant ces nombreuses théories ne sont pas basées sur des faits mais sur la quantité considérable de théories du contrat social (dont Rousseau, Hobbes...) qui va affecter la primatologie en séparant nettement l'état de nature de l'état de culture. C'est ce que permet de suivre l'évolution de la primatologie.

Début de la primatologie :

Les sauvages ne sont pas de bons candidats parce qu'ils connaissent une certaine régulation de la sexualité, ils ont une sorte de religion, une certaine culture. Il faut donc remonter à l'animal, et parmi ceux-ci le singe considéré " plus proche " de l'homme mais la primatologie est encore inexistante et le babouin passe pour dangereux. On se contente d'abord des observations des gardiens de zoo mais cela s'avère peu utile pour expliquer le premier homme car devenir homme, c'est devenir un être social, renoncer à la violence et surtout vivre en société.

En 1925 dans un enclos du zoo de Londres, on place une colonie de cent babouins hamadryas capturés en Afrique. Le pathologiste du zoo, Zuckermann, féru de Darwinisme, lecteur de Freud surtout de " Totem et tabous " qui pose la question du tabou de l'inceste, du parricide... donc de l'origine de l'humanité, veut comprendre comment les premiers hommes se sont organisés pour faire société et quels sont les principes organisateurs d'une société. Cette obsession de savoir pourquoi on fait société est typique des occidentaux car les japonais qui ont une longue recherche sur les primates, ne se sont jamais posé cette question. Pour eux, il semble inconcevable qu'on puisse vivre autrement. Par contre, pour les occidentaux, plus individualistes, le fait de faire société relève du miracle. Ce que Zuckermann va constater, influencera soixante ans de primatologie, jusque dans les années 1960 car il va former tous les autres primatologues en Angleterre et aux USA. Les conclusions de Zuckermann font date : selon lui, le social chez les primates est régulé par une intense compétition autour de la sexualité, et par une violence intense que seule une hiérarchisation très rigide permet de résoudre. La réalité dans l'enclos qui permet

d'affirmer cela conduit à ce que beaucoup de femelles et surtout les enfants n'ont pas survécu aux coups et au stress. Les babouins ne conviennent pas. Si on avait pris des chimpanzés cela se serait passé autrement car eux savent régler le problème de la surpopulation. On ne savait pas encore que le comportement est différent selon les espèces. En effet, les bonobos se disputent tout le temps mais se réconcilient ensuite par la mise au point de mécanismes de régulation. Les babouins eux, évitent dans la nature d'être trop près les uns des autres, donc ils n'ont pas ces régulations. Les chimpanzés eux, se dispersent pour aller chercher de la nourriture et se retrouvent le soir, d'où l'existence de mécanismes d'apaisement comme l'épouillage par exemple...

Pour en revenir au babouin, il faut savoir qu'il s'en va dans la nature en cas de tension mais dans le zoo, cela ne pouvait que finir en bagarre. Il faut préciser aussi que le babouin hamadryas vit en harem. Or mettre vingt-cinq femelles pour soixante-quinze mâles est une hérésie. De plus, les femelles qui ne font pas partie du harem vivent à l'extérieur de la troupe. Il aurait fallu un extérieur où tout les individus vivent l'un sur l'autre dans l'enclos.

Donc, à partir de ces observations, on conclut à une théorie sociale : la violence est liée à la conquête de la hiérarchie, celui qui est à la tête de la hiérarchie est acquéreur de femelles, et doit tenir les autres à distance. Or cette théorie du dominant a trompé les chercheurs. Si on fait une analyse d'ADN pour retrouver la paternité par exemple, parmi les loups en enclos, on s'aperçoit que les petits ressemblent rarement aux dominants alors qu'on a jamais vu les mâles dominés avec une femelle.

Cependant la théorie tenait bien pour les babouins parce qu'il y a un fond de vérité quand-même pour un éthologiste machiste mais pour les autres babouins qui ne vivent pas en harem, les théories ne vont plus fonctionner. Signalons que dans un premier temps, on a peu étudié d'autres singes comme les singes hurleurs d'Amérique du sud. Ils sont difficiles à approcher car ils évoluent à la cime des arbres et chez eux, du fait d'une égalité entre les mâles et les femelles, ils vivraient une sorte de communisme, absolument pas compatible avec l'idée du contrat social ou de l'image qu'on se faisait à l'époque de l'origine de la société. Ces chercheurs n'ont finalement pas eu d'élèves. Par contre, les babouins qui se trouvent dans la savane, sont facilement accessibles. Comme on peut les observer tout à son aise, c'est le babouin qui va répondre à la question de l'origine de l'homme. Mais il y avait aussi des raisons théoriques à cela. L'éthologie des années 20 avait une idée de la hiérarchie qui reste encore à la base de bien des recherches aujourd'hui (les chimpanzés sont arrivés plus tard pour des raisons techniques). Les autres babouins ont été étudiés mais on a continué à les voir comme les hamadryas alors qu'ils ne vivent pas en harem et ne se laissent pas approcher. Ainsi, un chercheur américain pour les filmer leur lance des cacahuètes. Le mâle dominant repousse les autres, et on voit la pyramide hiérarchique se mettre en place dans la nature. Il a fallu longtemps pour se rendre compte qu'en fait, jamais une telle chose n'arriverait sous cette forme. Leur jeter des cacahuètes perturbe complètement leur comportement.

Les recherches ont continué et à chaque fois, elles confirmaient cette fameuse hiérarchie. Les babouins sont devenus de nos jours " des sociologues à fourrure ", des experts de la négociation car ils sont capables de mentir, ce qui implique une compétence politique. Ils ont la capacité d'attribuer des états mentaux à autrui, c'est à dire savoir ce que l'autre pense afin de l'induire en erreur, chose qu'on n'avait jamais imaginé pour des animaux. Certaines expériences démontrent ce fait sans contestation possible.

Les théories féministes ont eu pour effet de produire des babouins plus intelligents. Dans les années 70, on observait les mâles mais elles, vont étudier les femelles. Les scientifiques procèdent avec les femelles plus calmes, comme avec les femmes, à qui on attribue peu d'activités à part s'occuper des enfants. En revanche disent-ils, les mâles organisent le social, ils sont plus actifs, donc plus intéressants. La seconde raison, c'est que les chercheurs ne faisaient que des stages rapides sur le terrain ; ils avaient leur carrière universitaire à gérer, ce qui n'était pas le cas des femmes auxquelles les carrières étaient pratiquement fermées. Enfin les mâles sont plus gros, plus facilement repérables car du fait des bagarres, ils portent souvent des cicatrices de leurs blessures.

Le dernier élément vient d'une mathématicienne qui remet en cause les méthodes d'échantillonnage ad libitum, c'est à dire la prise en note de tout ce qu'on voit mais jamais on ne notait quoique de ce soit sur les femelles. Donc pour être complètement scientifique, il faut prendre en considération toutes les catégories, les observer le même nombre de minutes. Cette remarque a tout changé : si elle avait dit en tant que féministe, les femelles sont ignorées, on ne l'aurait pas écoutée mais en critiquant les méthodes accusées de ne pas être scientifiques, elle a été entendue et cela a entraîné une révolution. Il est intéressant de signaler que cette mathématicienne accompagnait seulement son mari primatologue.

Les femmes primatologues :

Les chercheuses ne se sont pas laissées impressionner par les manifestations de force des mâles dominants, réputés dangereux. L. Fedigan observe que tous les ans, elle retrouvait les mêmes femelles mais pas les mêmes mâles. Quand les enfants hamadryas sont adolescents, les mâles quittent la troupe et vont s'intégrer à une autre troupe. Les femelles restent donc sur le territoire alors que chez les autres babouins, ce sont elles qui quittent la troupe. Charley Strum a ainsi montré que les femelles ne font pas grand chose parce qu'elles sont dans leur domaine, leurs relations d'alliance sont stabilisées alors que les mâles doivent d'abord s'intégrer. Les mâles sont là depuis six mois, un an au maximum et ils doivent trouver leur place, la négocier, d'où les disputes.

Du fait des bagarres, on met Charley Strum en garde mais elle tente quand-même l'approche. Elle constate que lors de bagarres, les vieux perdent mais les femelles vont vers le vaincu et s'en occupent. Les femelles sont le noyau social stable et le mâle doit trouver un appui auprès de l'une d'entre elles s'il veut être accepté. Charley Strum repère de l'autre côté de la troupe un mâle qui fait la même tentative d'approche qu'elle et va copier son comportement sur celui de ce mâle. Petit à petit, il va faire des promesses d'épouillage à une femelle et arriver ainsi à s'intégrer dans ce cercle et ensuite dans la troupe. De la même manière Charley Strum finit aussi par s'intégrer et découvre que les relations ne sont pas dominées par la force mais au contraire sont extrêmement sophistiquées. On comprend pourquoi jamais un babouin ne bouscule une babouine, comme lors du jet des cacahuètes du chercheur américain qui avait tout faussé par ce geste. Seules les femelles savent, puisque nées sur le terrain, où se trouve la nourriture et les points d'eau. S'il bouscule les babouines, le lendemain, elles le chasseront et il ne parviendra pas à se nourrir seul.

On a reproché aux féministes de faire une primatologie féministe alors que jusqu'à présent la primatologie était machiste. Mais la question ne concerne pas seulement les femelles car les mâles sont devenus intelligents, ont acquis de nouvelles capacités du fait de cette nouvelle compréhension. Être une bonne scientifique, c'est certes s'intéresser aux babouines, mais en tant que scientifiques il faut s'intéresser à ce qui intéresse les babouines. Et ce sont les babouins qui intéressent les babouines !

Débat

QUESTIONS :

- Comment expliquer que les recherches de Harlow aient pu être reprises si longtemps dans le monde scientifique sans que l'on se pose de questions sur la validité de telles expériences ?

Les sensibilités ont changé. Notre rapport aujourd'hui aux bébés n'est plus ce qu'il était il y a cinquante ans. On n'anesthésiait pas les bébés parce qu'on pensait qu'ils n'avaient pas d'émotions. On n'y était pas sensible. Inutile de préciser comment étaient provoqués les cris chez le bébé quand on cherchait à différencier les cris de faim, de douleur ou de peur. On faisait d'autant plus facilement de telles expériences avec les singes. Au nom de la science, les gens arrêtaient de penser, il y avait une paralysie de la pensée. L'arrêt des vivisections a été progressif mais il a fallu pour cela que la science perde de sa force. On a fait de la mauvaise science et de la science mauvaise : Harlow a détruit des bébés rhésus qu'il a rendu autistes et plus grave encore, il savait d'avance ce qu'il allait produire. Les enfants orphelins de guerre étaient victimes du syndrome d'hospitalisme: bien soignés

matériellement, ils souffraient et certains se laissaient même mourir car on a découvert que le besoin primaire des enfants, c'est d'être porté, touché, aimé, d'avoir un contact physique. La guerre avait prouvé cela sur une grande échelle mais Harlow s'est proposé de le prouver expérimentalement alors que tout le monde le savait déjà. Mauvaise science car elle n'acquiert du savoir que sur la destruction de son objet de recherche.

- Le savoir qu'on a du bébé change-t-il son comportement ?

Question difficile à répondre. Un changement assez important est intervenu quand les éthologues ont commencé à interroger les bébés. Par exemple, on passe deux films à un bébé de quelques jours ; l'un est synchrone avec la voix, l'autre est décalé de quelques millisecondes mais elle correspond au même visage. Le bébé regardera le visage où la voix est synchrone. Jusqu'à encore récemment, on avait une idée psychanalytique du bébé. On voyait chez lui ce qui correspondait bien à la théorie psychanalytique. Ainsi on lui prêtait une longue lutte contre la fusion maternelle, pour son autonomie, contre le morcellement pour devenir une personne, bref il suivait son évolution selon le schéma de ce qu'il faut faire pour devenir un humain occidental. Poser d'autres questions aux bébés, cela ne veut pas dire que c'est plus juste mais ça permet de donner plus de compétences au bébé.

- Les chercheurs ont-ils fait parler les perroquets ?

on y est parvenu mais dans quelles conditions ? les scientifiques étaient persuadés qu'ils ne pouvaient que jacasser sans rien comprendre. En fait, il faut trouver ce qui intéresse le perroquet. Il a un sens très aigu de la rivalité. Il suffit de donner une récompense à chaque mot prononcé par son rival humain pour que le perroquet finisse par vouloir répondre en premier pour avoir la récompense. Il est donc dans les possibilités du perroquet de parler.

- Quel est l'intérêt pour une psychologue de se pencher sur l'animalité ?

En fait, l'animal seul n'intéresse pas Vinciane Despret. En revanche, l'animal et son maître ou l'animal et le chercheur, voilà qui l'intéresse. L'éthologie contemporaine fait des choses que les psychologues n'ont jamais fait avec leurs sujets. Ils sont persuadés qu'ils ont les bonnes questions et le sujet doit réagir à ces questions. Mais les éthologues ont commencé par dire : nous ne savons pas quelles sont les bonnes questions pour l'animal... Les psychologues devraient renoncer à étudier les sujets statistiques qui n'apprennent rien de nouveau mais plutôt les sujets de talent, extraordinaires comme l'a fait Oliver Sachs : comment fait-on pour compenser des handicaps terribles afin de recréer des compétences ? Comment expliquer qu'on puisse recréer l'image neuronale qui se produit normalement quand on joue de la musique sans toucher un instrument ? Il faut essayer 150 perroquets avant de trouver un bon perroquet. C'est dans la possibilité de l'espèce mais il faut trouver un sujet de talent pour que ça marche. Nous ne pouvons pas faire de généralisations sauf que nous connaissons les conditions à créer si on veut qu'il parle un jour.

- Alors, quelles différences existent entre l'homme et l'animal ?

Ils se posent les mêmes questions que nous car ils habitent le même monde. Le cochon a un sens aigu de la relation avec l'humain. (voir J. Porcher qui va jusqu'à dire que le cochon veut faire plaisir à l'homme. Il est capable de mentir pour cela). Mais ils se posent une foule de questions que nous n'imaginons même pas

- La science fabrique des comportements. Alors que signifie fabriquer ?

On conditionne dans un " loft " mais on peut dire qu'on observe la réalité même si on la fabrique. Dans sa précédente conférence, Vinciane Despret nous avait montré comment on " fabrique " des émotions et maintenant des comportements. Peut-on parler d'un être autonome ?

Les occidentaux n'ont pas assez de choix pour leur autonomie. Peut-on dire d'un père dans une BD de Quino où on le voit fumer une cigarette qu'il est autonome ou qu'il est fumé par la cigarette, donc conditionné par le marché du tabac ? En fait, les deux versions sont valables mais excessives. On pourrait plutôt dire que la cigarette fait fumer le père. C'est en termes de " faire faire " qu'il s'agit de s'interroger plus qu'en termes de " fabriquer ". Ainsi, les

animaux ont changé parce-que les chercheurs les ont fait changer mais les chercheurs ont changé aussi à cause des animaux qui les ont fait changer.

- Est ce que l'éthologie a apporté quelque chose au marketing pour des stratégies de vente forcée ?

On peut prouver n'importe quoi dans la nature humaine si on trouve la bonne espèce comme une justification de l'esclavagisme, de l'allaitement indispensable des enfants ou de son contraire... en fonction des besoins du moment et de ce qu'on attend des gens.

- Y a-il des invariants chez les animaux par rapport aux humains ? Quelles sont les similitudes ?

Question difficile ! La similitude serait les habitudes ! Tous les animaux en ont mais elles sont très souples et variables. C'est la seule chose qui réunit les animaux entre eux.

- La raison permet-elle de faire la différence avec les animaux ?

Cette dernière question allait fortuitement permettre de conclure cette conférence en laissant chacun à sa réflexion sur ses rapports avec les animaux. et en tentant de répondre à cette interrogation qui a parcouru toute la soirée quant à savoir s'il y a continuité entre les animaux et nous ou bien une rupture totale. Pour Vinciane Despret, la réponse est claire, nette et immédiate : " Elle [la raison] a été justement construite pour faire la différence entre humanité et animalité "

Cercle de Réflexion du Lycée George Sand